Document généré le 5 mai 2025 23:19

Séquences : la revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

XPQ. Traversée du cinéma expérimental québécois
Un éclairage longuement attendu pour nos cinémas expérimentaux

Jean-Sébastien Doré

Numéro 324, octobre 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/95070ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Doré, J.-S. (2020). Compte rendu de [XPQ. Traversée du cinéma expérimental québécois : un éclairage longuement attendu pour nos cinémas expérimentaux]. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 46–46.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

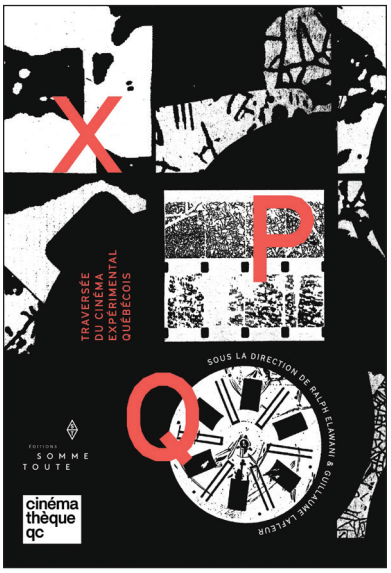
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

XPQ. TRAVERSÉE DU CINÉMA EXPÉRIMENTAL QUÉBÉCOIS

UN ÉCLAIRAGE LONGUEMENT ATTENDU POUR NOS CINÉMAS EXPÉRIMENTAUX

JEAN-SÉBASTIEN DORÉ



—

Ralph Elawani et Guillaume Lafleur (dir.)
XPQ. Traversée du cinéma expérimental québécois
Québec, Éditions Somme toute, 2020, 320 p.

En ce qui a trait au cinéma québécois en librairie, il semble que l'on aime retourner souvent les mêmes pierres; non pas, on l'espère, en raison de la petitesse de l'univers observable – ce serait absurde –, peut-être seulement par un amour vorace pour ce que l'on sait déjà se trouver sous ces pierres. Quel vent de fraîcheur, alors, que l'odeur des pages fraîchement imprimées de ce *XPQ. Traversée du cinéma expérimental québécois*, ouvrage non exhaustif de l'aveu de ses initiateurs, mais traçant avec un souci évident l'histoire du cinéma expérimental au Québec, de ses origines à nos jours, à travers ses diverses vagues marquantes, ses différentes influences – ses chapelles, aussi, si l'on peut dire –, et ses artistes et œuvres incontournables, le tout sous la direction du journaliste et directeur littéraire Ralph Elawani et du directeur de la diffusion et de la programmation à la Cinémathèque québécoise, Guillaume Lafleur. S'entremêlent documents d'archives, essais, témoignages et entrevues avec des créateurs reconnus et des programmateurs, à la manière éclatée et (ultra-)protéiforme du sujet du livre, dans une volonté de rejoindre les artisans «du milieu» comme leurs spectateurs enthousiastes, un lectorat tant universitaire que néophyte.

«Le grand récit de l'histoire du cinéma québécois, on le dit souvent, a longtemps fait l'économie des productions marginales. Malgré l'absence du religieux, derrière les "nouvelles images" proposées par le cinéma expérimental, il y a l'idée de révélation: montrer ce qui n'a pas été vu», affirme L'UN à L'AUTRE, dans le dialogue introductif de l'ouvrage; on déduira qu'il s'agit d'Elawani et de Lafleur, respectivement. C'est un motif que l'on retrouvera dans tout l'ouvrage, spécialement dans ses entretiens et leur évocation d'un imprévu inhérent à la création (le «cadeau» évoqué par Louise Bourque, «l'incalculable et l'imprévisible» de Pierre Hébert). «L'ambition, avançait ce même Elawani quelques lignes auparavant, était de ne surtout pas pondre un ouvrage savant qui encadre, enrégimente et formalise exagérément une forme artistique qui appelle plutôt à l'exploration, à la non-finitude.» La zone d'ombre dans laquelle se trouvera tout du long *XPQ* concerne justement la définition même de ce qu'est, de ce que n'est pas et de ce qu'est parfois, le cinéma expérimental. La non-narrativité est-elle son principal trait? Où se situent dans son orbite ou par rapport à lui le cinéma dit *underground*, la vidéo, le film d'art? «C'est un cinéma "non officiel", un cinéma de recherche, parfois un cinéma purement sensoriel, un cinéma très expressif, qui forcément interpelle le spectateur de manière viscérale», dira L'AUTRE. On ressort de la lecture du livre imprégné des possibles du geste créateur, plutôt que d'une pensée conceptualisante, en vase clos, et c'est tant mieux.

Illustré par la collagiste Marie-Douce St-Jacques à partir de photogrammes de films de Daïchi Saïto, *XPQ* est divisé en cinq sections. «Balbutiements» propose une histoire des origines du cinéma expérimental québécois par Guillaume Lafleur, suivie de celle de son frère siamois, le cinéma d'animation expérimental, par Marco de Blois. On y rencontre pour la première fois des noms qui auront une influence fondamentale sur la suite des choses: Norman McLaren, bien sûr, mais aussi l'Américain Stan Brakhage et le Néo-Zélandais Len Lye. «Expansions» offre ensuite un entretien avec Robert Desrosiers et Jean Lafleur, créateurs du film ***Tant que s'illuminera l'animal stratifié***, une immersion dans les films-événements créés dans le cadre d'Expo 67, puis une rencontre incontournable avec Pierre Hébert (son «procès» de la collection de Guy L. Côté, une archive stricte – mais juste – de 1965 est également à (re)découvrir). «Contre-culture et nouvelles approches» se penche sur l'apport des arts visuels au cinéma du début des années 1970, puis celui de la vidéo (on y fait la part belle à la création du centre d'artistes Vidéographe par Robert Forget). «Mouvements et ressacs» se concentre ensuite sur la période 1971-2011, en plus de contenir un entretien avec Jean-Claude Bustros, que même les non-initiés reconnaîtront pour ***La queue tigrée d'un chat comme pendentif de pare-brise***. C'est enfin avec «Persistances rétiniennes» que l'on rejoint la création plus récente, un pan notable étant attribuable au collectif Bande négatif, dont firent partie les figures de proue Karl Lemieux et Daïchi Saïto (la sensibilité de son travail passé et présent clôt l'ouvrage, avec un post-scriptum d'André Habib).

Disons-le de manière convenue, mais non moins sentie: l'épopée des alchimistes québécois du son et de l'image, que ce soit sur pellicule, sur bande magnétique ou sur support numérique, en provenance de l'ONF, de l'Université Concordia, de l'Université de Montréal ou d'ailleurs, est à l'image de leurs plus audacieuses et exigeantes – oserait-on *belles*? – créations, c'est-à-dire inattendue, surprenante. Ancrée dans une curiosité parfois agaçante, mais jamais plate ou stagnante. Gageons que le travail d'Elawani et de Lafleur, en mettant en valeur et en vulgarisant ce qui constitue un véritable poumon de notre cinématographie nationale et de nos arts en général, générera quelques vocations (imaginez!, avec nos taxes!).